



Novembre 1850.

## LE CONSEILLER DES DAMES

*Journal d'économie domestique & de travaux d'aiguille.*

169, rue Montmartre.

*Paris. Un an, 10 francs, Province, 12 francs.*



LE CONSEILLER  
DES DAMES

NOVEMBRE 1850.

Chronique des Salons.

SOMMAIRE.

Aux dames abonnées. — Compliment de nouvelle année. — Les chaises de poste et les chemins de fer. — Paris repeuplé. — Les rencontres. — Quiproquos. — Comment se porte madame? — Les cheveux de madame de B<sup>\*\*\*</sup>. — De l'influence du macadam sur le mariage. — La moissonneuse.

Salut à vous, chères dames abonnées, que je retrouve plus fidèles que jamais, salut !... Certes, je n'écrirai pas une ligne, pas un mot de cette petite causerie mensuelle, avant de vous avoir rendu mes devoirs; car, pour le *Conseiller des Dames* ainsi que pour ses abonnées, la loi du calendrier est méconnue, et le 1<sup>er</sup> novembre est le premier jour de l'année.

Or, il n'est pas d'usage, entre gens bien élevés, de commencer un nouvel an sans échanger des vœux et des compliments. Permettez-moi donc de vous adresser ici mes compliments de quatrième année, mesdames, et de vous exprimer les vœux que je fais du plus profond de mon cœur. Si j'étais quelque peu poète, je n'emploierais pas la vile prose pour ce faire; mais que voulez-vous? il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, et je laisse les vers à qui de droit, ce



qui ne m'empêchera pas de vous dire que je souhaite que, durant cette année, votre *Conseiller*, fort des sacrifices qu'il fait pour s'améliorer, vous soit encore plus agréable que par le passé ; qu'il conserve sur votre *chiffonnier*, votre *table à ouvrage* ou votre *bonheur du jour*, sa place accoutumée et si chère, et qu'enfin cette causerie fourmille chaque mois d'anecdotes piquantes et de chroniques mondaines.

Mais je m'aperçois que ce dernier vœu est tout en ma faveur, et que, tout en souhaitant pour vous, j'ai bien un peu souhaité pour moi. Que voulez-vous ? Le *moi* vivra sans cesse aux dépens du *vous*, et l'égoïsme, quoi qu'on fasse, se glissera toujours partout. C'est la loi humaine. Trouvez-moi un auteur qui ne parle pas de lui ?

C'est pourquoi je n'hésiterai pas à vous annoncer que, pour la deuxième fois de la saison, je suis de retour à Paris ; j'ai remis le pied dans les six pièces de mon modeste domaine de la rue Godot-Mauroy, pour ne plus le quitter de l'hiver. J'ai dit adieu à la campagne jusqu'à l'été prochain, et je ne suis pas la seule. Paris n'est plus un désert, la grande ville se repeuple peu à peu, et déjà l'on graisse les portes des salons parisiens, pour qu'elles ne crient point trop sur leurs gonds, en se rouvrant bientôt.

L'automne est larmoyant cette année ; il pleure et ne sourit pas : toujours de la pluie et point de soleil ! Telle a été la physionomie de la plus grande partie du mois d'octobre, et cela n'a point peu contribué à mettre en déroute, au profit de Paris, les plus entêtés amateurs de villegiature. De tous les côtés on voit arriver les chaises de poste, on voit les convois débarquer aux gares des chemins de fer, et c'est au bruit des *clic-clac* des postillons ou des soupirs de la vapeur que les fuyards reviennent prendre leur place au foyer du monde élégant et de la fashion.

Point encore de réunions, de bals ni de concerts ! Les premiers moments du retour constituent une époque neutre pendant laquelle on ne se rencontre encore que sur un terrain neutre. Il faut laisser à chacun le temps de se reconnaître ; mais les reconnaissances ne sont pas toujours faciles et donnent lieu à des quiproquo fort amusants.

Madame K<sup>\*\*\*</sup>, femme d'un banquier assez connu, à peine de retour de sa terre de <sup>\*\*\*</sup>, se promenait aux Tuileries, où l'avaient appelée quelques rayons d'un soleil rare depuis quelques jours. Elle se voit bientôt aborder par un monsieur d'un certain âge qui, le chapeau à la main, s'informe des nouvelles de sa santé. Madame K<sup>\*\*\*</sup> se rappelle fort bien



avoir vu ce monsieur dans le monde, elle est sûre même de l'avoir reçu chez elle, mais son nom ne lui revient pas à l'esprit. Il n'importe ! Elle fait bonne contenance, et, après les premiers compliments, la mémoire lui revient... ou au moins elle le croit...

— Et comment vont les malades, docteur ? dit-elle enfin, sortant des phrases ambigües.

— Pardon, madame, reprend le personnage en souriant, je crois que vous vous trompez...

— Oh ! c'est vrai... recevez mes excuses... A quoi pensais-je, vraiment ? fait madame K\*\*\*, retrouvant tout son embarras...

Mais tout à coup :

— Suis-je folle, pense-t-elle, c'est M. de C\*\*\*.

Et la voilà recommençant sur nouveaux frais :

— Et madame se porte bien ?...

— Mais, madame... reprend le personnage faisant une mine piteuse.

— L'aimable femme ! continue madame K\*\*\* ; oh !... monsieur, que vous êtes heureux d'avoir une femme si charmante... J'espère que nous la verrons cet hiver...

Le personnage, rouge jusqu'aux oreilles, la lèvre pincée, fait un salut assez froid et se retire aussitôt, sans mot dire. C'était M. P\*\*\*, qui avait été obligé de plaider en séparation avec sa femme, par suite d'une aventure connue de tout le monde, et... fort désagréable pour lui !

Quelque chose d'à peu près semblable est arrivé, il y a trois jours, à la charmante madame C\*\*\*. Elle voit passer près d'elle, sur le boulevard, un monsieur fort bien mis, dont le visage ne lui est pas inconnu. Ce monsieur la salue très-respectueusement : elle s'arrête et l'individu vient à elle ; elle le reconnaît pour un des amis de son mari qui venait souvent à ses samedis, l'hiver dernier... Il n'y a pas un instant à en douter... c'est lui.

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, ce n'est pas bien. Monsieur C\*\*\* n'a pas été content. Vous lui aviez promis de venir à Saint-Léger au moment des chasses ; il vous en veut beaucoup, et moi-même... J'espère que vous nous revaudrez cela par votre exactitude à nos samedis. Nous commençons le mois prochain.

Le monsieur a paru très-embarrassé.

— Pardon, madame, lui dit-il, je me promettais de passer chez vous ces jours-ci.



— Une visite ! il ne faudra rien moins pour vous faire pardonner.

— Vous êtes bien bonne, madame ; mais vous devez avoir besoin de chaussures....

— Comment ?

— Et je songeais à aller prendre vos ordres.

C'était à son cordonnier que madame C\*\*\* avait fait toutes ces politesses.

— Dame, aussi, c'est sa faute, me disait madame C\*\*\* en me contant en riant cette aventure. Pourquoi se met-il comme un lion de la plus franche espèce ? Ces choses-là peuvent arriver tous les jours ; aujourd'hui les fournisseurs mettent des gants jaunes et vont livrer leur marchandise en équipage.

Ces quiproquos se renouvellent chaque jour pendant les premiers temps du retour des vacances du monde. On peut tant changer en six mois ! Tel revient gras à faire honte à un moine, qui était parti maigre comme un cénobite ; tel revient avec des cheveux entièrement gris, qui nous avait quittés avec une chevelure à rivaliser avec l'ébène !

Mais, puisque je vous parle de cheveux, je me trouve naturellement amenée à vous faire part d'une aventure qui m'a paru aussi plaisante que spirituelle.

Parmi les terrains neutres dont je vous parlais tout à l'heure, terrains sur lesquels la société parisienne commence à se retrouver, l'Opéra doit avoir le premier pas. C'est le seul lieu où l'on se trouve réuni en grand nombre, et c'est là que s'est passée, il y a quelques jours, à l'une des dernières représentations de l'Alboni, l'aventure en question.

Madame de B\*\*\* en est l'héroïne. Peut-être connaissez-vous madame de B\*\*\*, mesdames ? mais, si vous ne la connaissez pas, permettez-moi de vous dire ici que c'est le plus charmant esprit que je sache. Souvent caustique, quelquefois un peu méchante, madame de B\*\*\* est toujours aimable, toujours spirituelle.

Donc, elle était à l'Opéra, dans sa loge, avec mesdames de T\*\*\*, mère et fille, et madame K\*\*\*, dont je vous parlais il n'y a qu'un instant. Or, il est bon que vous sachiez que madame de B\*\*\* joint à l'éclat d'une beauté remarquable la charmante parure que lui forment les boucles transparentes de ses beaux cheveux blonds cendrés, coiffés à la Sévigné.

Depuis le commencement de la représentation, au moment où elle entrait dans sa loge, elle avait été remarquée par deux jeunes gens que



leur position pécuniaire avait fait recevoir dans quelques salons, le mois dernier.

— C'est madame de B<sup>\*\*\*</sup>, dit l'un d'eux à son ami qui s'extasiait sur la beauté des cheveux de celle-ci... Je l'ai vue quelquefois dans le monde l'année dernière.

— Oh ! mon ami, les beaux cheveux ! fit l'autre... Je ne puis me lasser de les admirer.

Et malgré l'inconvenance du fait, emporté sans doute par son enthousiasme, l'admirateur des cheveux de madame de B<sup>\*\*\*</sup> vint se placer au carreau de la loge, tout en murmurant :

— Les beaux cheveux ! les beaux cheveux !

Et il resta là jusqu'à ce que l'orchestre eût donné le signal de l'ouverture. Madame de B<sup>\*\*\*</sup>, qui n'avait pas manqué de remarquer le manège des deux jeunes gens, et qui commençait à s'en trouver choquée, bénit les premières mesures qui venaient la soustraire à une admiration aussi tenace qu'inconvenante. Mais elle avait compté sans l'entracte : nos deux jeunes gens étaient revenus à leur poste, et se tenaient à l'écart, tandis que madame de B<sup>\*\*\*</sup> recevait quelques visites.

Cependant les visiteurs se retirent, et les jeunes gens se rapprochent :

— Les beaux cheveux !... les beaux cheveux !... ne cesse de murmurer l'enthousiaste *capillophile*.

Madame de B<sup>\*\*\*</sup> les a aperçus ; elle se sent piquée au vif et appelle l'ouvreuse :

— Madame, lui dit-elle vivement en défaisant ses sévignés... veuillez dire à ces messieurs que, puisqu'ils trouvent mes cheveux si beaux, je m'empresse de les leur offrir, afin qu'ils ne soient plus obligés de venir les admirer ici... Remettez-leur à chacun une de mes sévignés.

L'ouvreuse obéit. Qui fut penaud ? Les pauvres jeunes gens restèrent immobiles, les cheveux dans les mains, tandis que madame de B<sup>\*\*\*</sup>, qui quelquefois mettait des sévignés postiches pour ne point fatiguer ses beaux cheveux que cette coiffure abîme, restait en bandeaux et se rejetait au fond de la loge.

L'aventure fut bientôt connue et fit fureur. A l'heure qu'il est chacun se la répète ; elle passe de bouche en bouche et fait beaucoup d'honneur à l'esprit de madame de B<sup>\*\*\*</sup>. Quant aux deux jeunes gens, MM. Alfred S<sup>\*\*\*</sup> et Jules V<sup>\*\*\*</sup>, elle leur promet pour cet hiver abon-



dante moisson de sourires moqueurs, si tant il y a qu'ils osent se présenter dans le monde.

Cette chère madame de B<sup>\*\*\*</sup>, que d'esprit elle a ! que sa conversation est agréable ! Toujours elle a quelque anecdote nouvelle à vous conter, et franchement, mesdames, vous lui devez beaucoup, car c'est elle qui me tient au courant des petites chroniques les plus amusantes. Tenez, je suis allée lui faire visite hier, et je suis sortie de chez elle riche d'une chronique toute récente ; aussi n'ai-je rien eu de plus pressé que de rentrer chez moi pour la jeter sur le papier à votre intention.

Ah ! mesdames, que le macadam, dont je vous signalais naguère l'introduction sur nos boulevards, a donc une triste influence en fait de mariage ! lisez et jugez :

Le jeune D<sup>\*\*\*</sup>, charmant garçon, quart d'agent de change, et, de plus, un des plus élégants cavaliers de notre *sport* parisien, devait épouser mademoiselle N<sup>\*\*\*</sup>, jolie jeune fille de trente mille livre de rentes et d'un physique des plus agréables. Les choses allaient au mieux, et mademoiselle N<sup>\*\*\*</sup> voyait son futur d'un fort bon œil, lorsqu'il y a quelques jours, après une grande pluie, elle se promenait à pied avec sa mère sur le boulevard. Le hasard voulut qu'au même moment M. D<sup>\*\*\*</sup> faisait la même promenade du côté opposé. Une mer de crotte séparait les deux amants, et des flots boueux venaient battre le trottoir des deux côtés. Jusqu'ici tout va bien, mais mademoiselle N<sup>\*\*\*</sup> et M. D<sup>\*\*\*</sup> s'aperçoivent réciproquement ; M. D<sup>\*\*\*</sup> salue ; la mère et la fille rendent le salut et s'arrêtent. C'est dire à M. D<sup>\*\*\*</sup> qu'on l'attend de l'autre côté. Mais, hélas ! comment traverser à pied sec cet océan boueux. M. D<sup>\*\*\*</sup> va, vient le long du rivage comme un chien qui n'ose se jeter à l'eau. Enfin, après bien des hésitations, il se décide et va traverser à la nage, c'est à dire en barbotant, lorsqu'il lève les yeux : madame et mademoiselle N<sup>\*\*\*</sup> ont disparu, impatientées de l'attendre.

Le malheureux jeune homme reste au bord opposé. A quoi bon maintenant tenter le périlleux passage ? Hélas ! en arrivant chez lui, il trouve un mot ainsi conçu :

« Monsieur, je vous prie de vous dispenser à l'avenir de revenir nous voir. Votre hésitation aujourd'hui m'a donné la mesure de votre amour pour ma fille. Jamais elle ne donnera sa main à un homme qui n'a pas consenti à se crotter pour elle. Signé madame N<sup>\*\*\*</sup>. »

Je vous laisse à penser quelle fut la désolation du pauvre D<sup>\*\*\*</sup>, qui se voyait enlever ainsi une charmante femme sur laquelle il avait établi



les plus ravissantes espérances de bonheur. Son mariage était rompu pour cause de macadam.

Oh ! le macadam ! le macadam ! qui se fût attendu à cela de sa part !

J'allais terminer cette petite chronique, mesdames, lorsque je reçois à l'instant deux invitations, l'une pour le 10 et l'autre pour le 15 novembre. Je ne puis l'achever sans vous faire part de cela. C'est assez vous dire que bientôt les salons vont se rouvrir, que la moisson va commencer, et que la moissonneuse affûte déjà sa faucille afin de se présenter à vous avec une récolte abondante de nouvelles et d'anecdotes.

Allons, mesdames, joignez vos prières aux miennes pour que la moisson soit bonne !

VICOMTESSE DE SABRAN.

---

## Souvenirs historiques.

### LES BOUTS-RIMÉS.

Savez-vous à qui l'on doit l'invention des bouts-rimés, mesdames, de ce jeu poétique qui, Dieu merci, n'est plus de mode aujourd'hui, et qui faisait dire à Boileau : « que la rime devait se plier au joug de la raison, loin que la raison fût l'esclave des caprices de la rime ? » C'est à une aventure assez bizarre arrivée à un *poëtereau* du dix-septième siècle, nommé Duclos. Voyez à quoi tient la renommée pourtant ! Ce poëte, que ses poésies auraient laissé parfaitement inconnu, dut une certaine célébrité à l'aventure que je vais vous dire et qui le rendit, sans qu'il s'en doutât, le père d'un genre de poésie que nous trouvons fastidieux maintenant et qui fit les délices de nos pères.

Transportons-nous donc, si vous le voulez bien, dans une mansarde du quartier de l'Arsenal, et permettez-nous de faire en peu de mots l'examen du mobilier qu'elle renferme :

*Primo* : une table à trois pieds, le quatrième étant tellement éloigné de terre que nous ne pouvons le compter pour soutien ; ladite, passablement rongée aux vers. Je n'ai pas la prétention de faire ici un calembour.



*Secundo* : quatre chaises boiteuses dont la paille hérissée accuse la vieillesse.

*Tertio* : un grabat qui se décore du nom de lit, sans doute à cause de la paillasse qu'il supporte seule.

*Quarto* : enfin, une planche servant de rayon à quelques vieux bouquins, dont la tranche grasse indique les fréquents services.

Tel est l'inventaire de l'ameublement de la mansarde, trouvé dans un exploit rédigé par un huissier à verge chargé de saisir le sieur Duclos, habitant ladite mansarde, pour quelques menues dettes.

Hélas ! pourquoi faut-il que de tous temps les poètes aient été gueux et pâture à huissiers ?

Cependant rassurez-vous, la saisie ne fut pas exécutée ; car, un beau matin, le sieur Duclos, qui avait été voir un protecteur puissant, — les poètes, en ce temps, pour quelques méchants vers avaient des protecteurs, — revint les poches pleines et paya, rubis sur l'ongle, toutes ses dettes. Le fait était assez rare pour qu'on en parlât beaucoup. Aussi pendant huit jours ne fut-il question dans le quartier que de la fortune subite du poète Duclos, auquel ses fournisseurs commençaient à croire du talent.

Or, à force de parler de Duclos et de l'or qu'il avait dans ses poches, il arriva que ces propos revinrent à l'oreille de quelques gens de peu de conscience, qui faisaient société avec des tire-laine et qui les tenaient au courant des aventures à tenter ; le poète Duclos leur fut donc désigné ; et, sur les renseignements qu'on leur donna, messieurs les voleurs, qui en toute autre circonstance eussent dédaigné un poète, voulurent bien lui faire l'honneur de consentir à le voler. Les voilà donc qui guettent les allées et les venues du pauvre poète, et, un soir qu'ils le voient sortir, ils s'introduisent furtivement dans son logis.

A l'aspect du mobilier, les voleurs se croient volés et pensent déjà à se retirer, lorsqu'un d'eux, soulevant un pupitre qui se trouve sur la table, s'écrie tout à coup :

— Attendez, je crois que je tiens le magot.

En effet, le pupitre est lourd, et les trois voleurs qui se sont chargés de l'entreprise essayent à l'ouvrir ; le pupitre résiste ; ils le secouent, le pupitre a rendu un son de métal !

Sans en demander davantage, les voleurs se sauvent emportant toutes les espérances poétiques du pauvre Duclos, — car c'est là qu'il serre



ses sonnets, — et quelque menue monnaie qu'il y avait mise par mégarde.

Bientôt Duclos rentre au logis, et du premier coup d'œil il s'aperçoit du larcin.

— Par Apollon ! s'écria-t-il, je suis volé !

Et sans perdre un instant, arpentant les rues d'un air effaré, il court chez le magistrat chargé de veiller à la sûreté du quartier.

— Des exempts ! des exempts ! crie-t-il en entrant dans le bureau du commissaire au Châtelet, je suis volé !

— Faites votre déposition, lui répond le commissaire. Que vous a-t-on pris ?

— Hélas ! répond le pauvre poète, je suis pillé, dévalisé.

— On vous a volé votre fortune ? demande le commissaire, souriant malgré lui à l'aspect du costume débraillé du poète.

— Plût à Dieu ! on m'a volé mieux que cela.

— Quoi donc encore ? dit le commissaire impatienté.

— Ma gloire !

Le magistrat commence à le croire fou et va le renvoyer, mais il porte les yeux sur le pauvre Duclos dont la douleur le frappe.

— Voyons, précisez, que vous a-t-on pris ? finissons-en.

— On m'a volé mon pupitre !

— Qu'y avait-il dedans ?

— Trois cent vingt-cinq sonnets.

— Y avait-il de l'argent ?

— Quelque petite monnaie que je gardais pour la misère ; je suis riche maintenant, je la dédaigne.

— C'est bien, fait le magistrat, on s'en occupera.

Quelques jours après le pupitre est retrouvé. On fait venir Duclos, on l'ouvre en sa présence.

— Reconnaissez-vous cela ? demande le magistrat en lui présentant des feuilles de papier blanc sur lesquelles on ne voyait qu'un mot à la fin de chaque ligne.

— Oui, ce sont bien mes sonnets, s'écrie le pauvre Duclos dans un transport de joie.

— Cela, des sonnets ? dit le magistrat surpris, mais je ne vois qu'un mot à chaque ligne.

— Patience, dit Duclos, le plus fort est fait, j'avais déjà trouvé mes rimes.



Je vous laisse à penser si le magistrat rit de bon cœur. Il conta par-tout l'anecdote, et bientôt dans tous les salons il ne fut question que des rimes du poète Duclos.

— Comment diable s'en tirera-t-il ? se disait-on.

— Est-ce possible ? demandait-on aux poètes, et pour s'en assurer on se donna bientôt de tous côtés des rimes avec mission de les remplir.

Ce jeu plut beaucoup : on l'appela d'abord les rimes à la Duclos, puis bientôt il devint général sous le nom de bouts-rimés.

Pauvre Duclos ! vous ne vous doutiez pas de cela ! A quoi tient la gloire ? je vous le demande encore.

EMILE TAUXIER.

---

## Etudes de Mœurs.

---

### HELÉNA.

#### I.

Christian de Milhneim venait de conduire à la demeure dernière son meilleur ami, son camarade d'université, Albert, ou plutôt ce qui avait été Albert : car, si le regret s'attache à l'être qu'on a aimé, à celui dont le regard et la voix exprimaient tout ce que le cœur a de bon et de beau, quel nom donner à cette dépouille glacée que l'on va confier à la terre ? Entre vite dans l'ombre de la sépulture, pauvre débris humain : tu n'es plus que l'effrayant mensonge de ce qui a été la vie, le mouvement, l'éloquence, la tendresse... et aussi la souffrance.

Au retour de la cérémonie funèbre, Christian accablé se jeta sur un large fauteuil, et là s'abandonna à ses pensées, qui, tout en partant d'une source unique, suivirent bientôt un cours irrégulier.

Ce qui navrait surtout Christian, c'était, outre l'effroi de rester seul dans ce monde, le regret de n'avoir pu pénétrer la cause mystérieuse de la maladie à laquelle son frère d'adoption avait succombé.

Tandis que le baron de Milhneim se livrait à ces amères réflexions, un coup léger fut frappé à sa porte.

— Entrez ! dit-il machinalement.

La porte s'ouvrit. Une céleste apparition illumina en quelque sorte



la chambre où, un moment auparavant, les derniers rayons du soleil se perdaient dans l'ombre du soir. Emue, indécise, pâle, mais inspirée, une jeune fille se montra sur le seuil et resta là, comme si, déjà repentante de sa démarche, elle n'osait plus faire un pas, soit pour avancer, soit pour se retirer. C'était le véritable modèle de la beauté allemande, telle que la décrit Klopstock :

« Je suis Allemande, mes yeux sont bleus, mon regard est doux.  
« J'ai un cœur noble, fier et bon ! »

Christian se leva brusquement et s'écria, d'un accent où la surprise se mêlait au respect :

— Mademoiselle Hélène de Walgern !...

La jeune fille, maîtrisant par un effort puissant l'émotion qui l'oppressait, reprit la dignité de son rang et la sérénité de sa vertu pour répondre ainsi :

— Oui, monsieur de Milhneim... oui, c'est moi qui viens chez vous, parce que je vous estime, parce que j'ai confiance en votre honneur.

— Mon Dieu ! je crois rêver. Vous ici ! vous que je n'avais fait qu'entrevoir ! car votre père, bien qu'ancien ami du mien, est l'homme le plus froid du monde... Et tout en me donnant à loyer le modeste logis que j'occupe dans son hôtel, il ne m'a nullement admis dans son intimité. Aussi la renommée seule m'avait-elle instruit de vos grâces, de.....

Hélène l'interrompt d'un geste tellement grave et solennel, que le jeune homme resta interdit.

— Ecoutez, monsieur, dit-elle : de ce que j'ai à vous confier dépend ma réputation... Je n'ajouterai pas : mon bonheur... Le bonheur n'existe plus pour moi. Ma vie entière ne sera désormais qu'un triste veuvage. J'ai perdu ce qui pouvait m'attacher à l'existence.

Ces paroles présentèrent à l'esprit de Christian une idée vague qui ne tarda point à se changer en certitude.

— Daignez vous expliquer, murmura-t-il.

Un instant Hélène se recueillit ; puis, fixant les yeux à terre :

— Au nom sacré d'Albert, garderez-vous religieusement mon secret ?

— Je le jure ! s'écria le baron.

Il avait compris.

— Depuis deux ans un serment mutuel, prononcé au pied de l'autel dans l'église de Saint-Etienne, unissait Albert et moi. C'était l'union



des âmes, pure, céleste, indissoluble. A peine pouvions-nous échanger un regard, une parole... Mais chacun de nous connaissait la pensée de l'autre... Absents, nous étions ensemble... Séparés, nous échangeions les aspirations de nos cœurs... Que nous importaient les barrières du monde ! Jamais un obstacle matériel n'a pu emprisonner l'esprit. Le mystère de notre intimité était tellement impénétrable, qu'il vous avait échappé, quoique vous fussiez l'unique confident d'Albert. Heureux temps où, sans nous préoccuper de l'avenir et ne prenant de l'amour que son essence la plus poétique, nous nous abandonnions sans réserve à notre rêve !... Cependant le secret que nous avions su cacher au monde entier ne put échapper à la pénétration vigilante de mon père. A partir de ce jour, toute joie fut brisée, toute espérance détruite : Albert était pauvre et de naissance plébéienne. Nous ne nous revîmes plus. Eh bien ! ce ne fut pas à des éclats, à des transports violents, à des entreprises téméraires que recourut la douleur d'Albert ; cette douleur fut concentrée, silencieuse... Flamme intérieure, elle consuma lentement le cœur de mon bien-aimé...

Ici un sanglot brisa la voix d'Hélène.

Au bout de quelques moments, étant parvenue à recouvrer sa force, mademoiselle de Walgern continua en ces termes :

— Que vous disais-je ?... Albert n'est plus... Sa maladie peut s'appeler une maladie morale. On meurt d'une pensée. Maintenant voici le service que je viens vous demander : Albert était pauvre... Quant à vous, monsieur de Milhneim, bien qu'appartenant à une famille illustre, vous n'avez point de fortune... Qu'il me soit donc permis de consacrer un peu de cet argent, qui, pour moi, est du superflu, à la sépulture de l'être chéri que je pleurerai toujours. Veuillez vous charger de faire ériger un tombeau en marbre blanc.

— Eh quoi !...

— Repousserez-vous ma prière ?... Me refuserez-vous cette suprême consolation ?

— Non, non, mademoiselle... Je respecte votre pensée... Je l'exécuterai fidèlement.

— Voici, dit Hélène en posant une bourse sur la cheminée, voici, je crois, la somme nécessaire. Maintenant, silence éternel ! Il est probable que nous ne nous rencontrerons plus... Priez quelquefois pour Albert ; priez pour celle qui, plus malheureuse peut-être qu'Albert, reste dans un monde d'épreuves et d'exil.



Christian s'inclina respectueusement ; quand il leva les yeux, il vit la porte refermée... Mademoiselle de Walgern avait disparu.

## II.

Quelques jours après cette furtive entrevue, une croix en marbre couvrait la terre à laquelle avait été confiée la dépouille mortelle d'Albert. De temps en temps Christian allait déposer une couronne sur le monument.... Il y remarqua plusieurs fois un bouquet jeté par une main inconnue.... Pour M. de Milnheim ces fleurs avaient un sens ; et, en les contemplant, il s'abandonnait à des réflexions qui, d'abord sombres et irritées contre le sort, prenaient ensuite un tour poétique. Rien ne lui semblait plus doux, plus touchant que cette fidélité à une mémoire, que ce culte de la tombe.

Un indicible intérêt portait Christian vers Héléna. Il lui semblait toujours que la sainte visiteuse devait revenir.... A l'heure où elle avait pour ainsi dire illuminé de sa présence le modeste logis, M. de Milnheim restait chez lui.... Mais l'heure s'écoulait sans ramener Héléna.

Il arriva que chez Christian le désir de la revoir s'accrut au point de devenir irritant.

Effrayé de l'état où il se voyait, il se prit à s'interroger sérieusement, à sonder son âme comme il l'eût pu faire pour un autre. Cette curiosité, cet intérêt, ce quelque chose enfin qu'il ressentait et qu'il n'avait pas jusqu'alors analysé, lui parut un danger dont il fallait s'affranchir.

— Je veux maîtriser cette pensée, se dit-il ; je veux quitter Vienne... Oui, c'est le parti le plus raisonnable.

Cette résolution étant arrêtée, M. de Milnheim descendit, traversa la cour et se dirigea vers la magnifique aile de bâtiment qui servait de demeure au comte de Walgern.]

Le conseiller aulique était assis en face de son bureau et tenait un journal ouvert. Au moment où l'on annonça le baron, il tressaillit, se leva de son fauteuil avec un empressement qui ne lui était pas ordinaire, et alla au-devant de son visiteur. Celui-ci, stupéfait de tant de prévenance, était resté muet. Il comprit cependant qu'il ne pouvait, sans paraître bizarre, différer l'explication de sa présence. Il dit donc, d'une voix que la pensée d'Héléna rendait émue :

— Je n'ai pas l'habitude de vous déranger souvent, monsieur le



comte. Voué à l'étude, menant une vie retirée que néce ssite d'ailleurs la médiocrité de ma fortune....

— Comment ! interrompit avec vivacité M. de Walgern, la médiocrité de votre fortune ! Êtes-vous le dernier à savoir ce que mon journal vient de me faire connaître ?

— Vos paroles sont une énigme pour moi.

— Eh quoi ! ne vouliez-vous pas m'entretenir du subit et admirable changement qui s'est opéré dans votre sort ?

— Expliquez-vous, monsieur le comte.

— Tenez, lisez vous-même.

Christian prit le journal et y lut ces quelques lignes :

« Le général Maximilien de Milhneim vient de succomber à une « attaque d'apoplexie, laissant pour unique héritier de ses titres et « de son immense fortune le baron Christian Milhneim, son neveu. »

Cette nouvelle, loin de porter la joie dans le cœur de Christian, le remplit d'une profonde tristesse. Il ne put que murmurer ces mots : — Mon pauvre oncle !

— Fort bien, fort bien ! dit le conseiller ; j'approuve le sentiment honorable qui vous domine. Mais songez que plus tard, après les premiers moments donnés au regret, vous vous trouverez en possession d'un revenu considérable... et l'indépendance, c'est beau pour un jeune homme de mérite.

Jusqu'à ce jour, le comte n'avait pas daigné s'apercevoir du mérite de Christian. On le sait, la fortune est un prisme à travers lequel les objets changent facilement de forme et de couleur.

Le baron ne releva point cette réflexion presque choquante ; seulement, il crut devoir revenir au sujet de sa visite.

— Monsieur le comte, dit-il, la nouvelle que vous venez de me donner s'accorde précisément avec une intention dont j'allais vous faire part. Diverses raisons m'obligent de quitter votre hôtel, et même la ville de Vienne.

— En vérité !

— Maintenant plus que jamais il faut que je m'éloigne... que je me rende à Leipzig, où résidait mon oncle.

— Je n'ai rien à opposer à ce légitime désir. Allez, mon cher baron, et que le ciel vous continue le cours de vos prospérités.

En sortant du cabinet de M. de Walgern, et traversant un salon qui y attenait, Christian aperçut Hélène. Elle était très-pâle, très-agitée.



Entre les deux jeunes gens, il n'y eut que l'échange d'un salut : mais quelque chose disait à Christian qu'Hélène, invisible, avait entendu la conversation, et il s'expliqua ainsi le trouble de la jeune fille.

— Pauvre Hélène !... Elle voit partir son confident ; mais aussi elle ignore combien il est dangereux de partager un secret avec un ange comme elle.

## III.

« *Au baron Christian de Milnheim, à Leipzig.* »

« C'est à l'ami d'Albert, c'est à mon généreux confident, que je  
« m'adresse de nouveau dans ma profonde douleur. Lui seul est di-  
« gne de m'entendre, parce qu'il a souffert aussi, parce qu'il sait  
« pleurer.

« O monsieur Christian ! je suis bien malheureuse !

« Obligée, depuis votre départ, de refouler plus que jamais au fond  
« de mon cœur les pensées qui m'accablent, je ne pouvais plus me  
« dire : « Il y a là un être noble, bon, compatissant, qui donne  
« au passé les mêmes regrets que moi, et dont l'âme est à l'unisson  
« de la mienne. » J'ignorais qu'il me serait possible de souffrir plus  
« encore.

« Vous connaissez l'inflexibilité des volontés de mon père. Quand  
« mon père a prononcé, tout doit se soumettre autour de lui. Un  
« parti s'est présenté pour moi ; un homme riche, le colonel de  
« Munzer, a sollicité ma main ; mon père a presque donné sa pa-  
« role. S'il faut que ce mariage s'accomplisse, tout est fini pour moi.

« Oh ! vous me comprenez bien, mon ami !... vous qui savez que  
« mes rêves, mes espérances, mon bonheur sont enfouis à jamais  
« dans un tombeau ; que, par conséquent, je n'appartiens plus à ce  
« monde, dont les joies me font horreur. Moi, être unie à M. de  
« Munzer, être obligée de lui consacrer ma vie, de lui promettre un  
« cœur qui n'est plus à moi !...

« C'est impossible. — Que faire cependant ?... Ma raison s'égaré,  
« ma tête se brise...

« Au nom du ciel, au nom d'Albert, donnez-moi un conseil ;  
« j'attends de vous ce dernier service, et je compte encore sur votre  
« sympathie à l'égard de l'infortunée

« HÉLÈNE. »

Cette lettre indiquait, en *post-scriptum*, un moyen pour faire



parvenir la réponse. Au bout de quelques jours, une réponse arriva ; elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle ;

« Ne vous abandonnez pas au désespoir. Dieu protège ceux qui  
« croient en lui. Songez qu'Albert a les yeux sur vous et qu'il est  
« puissant par ses prières. Durant deux nuits d'insomnie j'ai examiné  
« votre position et cherché les moyens de combattre le malheur qui  
« vous menace. Personne mieux que moi ne pourrait comprendre la  
« sainteté du vœu que vous avez fait sur la tombe d'Albert. Vous êtes  
« liée envers Albert... vous devez rester pure et chaste pour lui...

« Et cependant votre père veut vous livrer à un étranger !

« Savez-vous ce qu'il vous faudrait, Hélène?... Un mari qui fût  
« seulement un frère pour vous, et qui, instruit de votre secret, laissât à votre âme la pleine liberté de sa pensée...

« L'homme qui vous épousera à cette condition, qui se dévouera  
« religieusement avec vous au passé, qui sollicitera ce sacrifice sans  
« hésitation et sans arrière-pensée, cet homme, ce confident, ce frère  
« s'appelle

« CHRISTIAN DE MILNHEIM. »

#### IV.

Comme on doit aisément le penser, M. de Walgern s'était empressé d'accéder à la demande de Christian. Après la célébration du mariage, le conseiller se retira dans un château, laissant à ses enfants la jouissance de son hôtel de Vienne.

Jamais union ne s'était accomplie sous des auspices plus étranges. Deux âmes sœurs avaient prononcé le « oui » sacramentel ; un témoin invisible avait joint les mains des époux....

Dans ce moment solennel où mille regards étaient fixés sur eux, où la joie universelle les entourait, Albert leur avait parlé avec toute l'éloquence de sa passion, de son malheur, de sa mort prématurée ; il était là pour eux lorsque le monde ne voyait qu'eux en habits de fête, avec la fleur nuptiale et le voile symbolique.

A partir du jour où ils lièrent ainsi leurs destinées, ils commencèrent une double existence : la première qui se passait en présence du monde, avec tous les dehors du luxe, de l'élégance ; la seconde, en face d'eux-mêmes et d'eux seuls, qui était une retraite volontaire, une méditation mélancolique, un détachement des choses terrestres. Leur



cœur était comme un cloître où ils se plongeaient pour échapper aux regards et où ils rêvaient de l'éternité devant un souvenir.

Au reste, ce n'était que l'association d'un frère et d'une sœur. Une galerie séparait leurs appartements, et jamais Christian ne fit entendre, à ce sujet, soit un désir, soit un murmure. Le noble jeune homme n'avait pas pris sa résolution sans y réfléchir sérieusement, sans en envisager toutes les conséquences. Il avait voulu sauver Héléna... Maintenant eût-il voulu la perdre ?

Et cependant une tristesse, dont il ne pouvait cacher tous les symptômes, s'était peu à peu emparée de lui. Elle perçait dans ses paroles, même lorsqu'il croyait l'avoir bien voilée ; elle donnait à son visage une pâleur malade... Quelquefois Héléna s'en inquiétait ; mais il assignait à son état une cause qui en couvrait le mystère. « Ne parlons pas de moi, ajoutait-il, parlons d'Albert. »

Et si Héléna, pénétrée de tant de générosité, lui exprimait son admiration, il étouffait le soupir qui venait à ses lèvres.

Cet état de choses, si exceptionnel, dura près d'un an. Plus le temps marchait, plus la passion de Christian augmentait. Le pauvre Christian souffrait d'autant plus, qu'il avait à combattre sa conscience. Il se représentait sans cesse la gravité de l'engagement qu'il avait pris ; il se disait qu'il n'avait épousé Héléna que par procuration, pour Albert... Ainsi, aimer Héléna c'était violer cet engagement sacré, c'était outrager l'ami à jamais absent.

Pendant longtemps, la sérénité pieuse d'Héléna se soutint et fortifia un peu le courage de Christian. Cependant un jour vint où la jeune femme parut rêveuse à son tour, où la pâleur couvrit aussi son visage, où elle ne répondit plus qu'avec trouble aux paroles affectueuses de Christian. Jusque-là elle recherchait toutes les occasions de se trouver avec lui, de prolonger avec son meilleur ami des entretiens purs et intimes... Tout à coup elle parut fuir ces occasions ; elle devint réservée, froide, contenue, silencieuse.

Le chagrin de Christian s'en accrut. Pour Christian, il y eut bientôt une conviction de plus en plus positive : c'est qu'Héléna croyait avoir manqué à son devoir en s'unissant à lui. Et pourtant quelle union, mon Dieu ! Pouvait-on appeler de ce nom une simple association dans laquelle ne s'échangeaient que des rapports de bienveillance et de douce politesse ? Jamais l'affection avait-elle employé un terme qui fût en dehors du langage de l'amitié ?



Plus Christian avait besoin d'expansion, plus son âme désolée rencontra d'apparente froideur chez Héléna. Il ne put tellement contenir sa douleur qu'elle ne se trahit un jour par des larmes.

Héléna le regarda fixement ; elle rougit beaucoup, puis baissa les yeux en joignant les mains.

— Oh ! dit-il, vous ne savez pas combien je suis malheureux !

— Et moi donc !... s'écria-t-elle presque involontairement.

Il n'attribua le sens de ce mot qu'au souvenir d'Albert.

C'est à ce moment que le baron Christian de Milnheim dut présenter sa femme à la cour, forcé à cette démarche, qu'il avait reculée jusqu'alors, par son beau-père, qui semblait y attacher une grande importance.

Leur présentation devait avoir lieu le surlendemain soir, avant le bal que l'empereur donnait pour célébrer l'arrivée de l'ambassadeur de France.

Il fallut donc que la jeune femme cédât aux désirs de son père, et promit de se rendre à cette fête où serait réunie toute la société aristocratique de Vienne.

#### V.

Il était onze heures du soir.

Un temps magnifique étoilait splendidement le ciel ; et les brises du printemps, en rendant un harmonieux murmure, portaient de toutes parts des senteurs de roses et de lilas.

Héléna et Christian, ramenés à leur hôtel par un somptueux et rapide équipage, s'étaient soustraits à la réception de la cour aussitôt que le décorum le leur avait permis. Ils étaient cependant sous l'influence du spectacle radieusement mondain qui avait brillé à leurs regards, de l'accueil bienveillant qui leur avait été fait, des sentiments de sympathie et presque d'admiration qu'on avait témoignés à leur jeunesse, à leur candeur, à leur beauté.

Jamais, en effet, Héléna n'avait été plus belle : car l'éclat de la fête avait pour un moment effacé sa pâleur et triomphé de sa mélancolie. Sous ses perles et ses diamants, la jeune femme semblait revenue aux réalités de l'existence si poétique lorsqu'elle est décorée par un haut rang et une fortune considérable.

Et dans son cerveau troublé passaient, comme des fantômes séduisants, les personnages si variés qui lui étaient apparus au sein des salons de l'impératrice.



Pour Christian aussi, il s'était opéré une heureuse rénovation. A l'abattement avait succédé une force nouvelle, à la tristesse le sourire.... Oh ! oui, on avait eu raison de les admirer : car, en se laissant vivre un moment, ils avaient repris tout à coup cette sérénité que depuis si longtemps leurs traits ne connaissaient plus.

Ils ne se parlaient pas ; mais leurs poitrines étaient oppressées ; et lorsqu'un mouvement de la voiture les rapprochait l'un de l'autre, Christian frémissait.

Le jeune mari donna le bras à sa femme pour lui faire traverser la galerie qui séparait leur double appartement. Arrivé à cette porte inexorable qui ne s'ouvrait jamais pour lui, il ne put s'empêcher de s'écrier douloureusement :

— Déjà !

Involontairement aussi peut-être, Hélène retint la main qu'il lui présentait en signe d'adieu. Elle ouvrit la porte et entra : Christian la suivit, et, tout palpitant, il se trouva dans un petit boudoir très-simple, mais qui était comme pénétré de la pure essence de celle qui y avait rêvé tant de fois.

Sans s'être dit un mot, tous deux ils s'étaient assis sur un sofa. Un candélabre jetait dans la chambre sa blanche clarté, tandis que les rayons de la lune traversaient le fin tissu des rideaux. Il y avait, dans le silence de la nuit, dans le mystère d'un tête-à-tête imprévu, quelque chose de suave, d'enivrant en même temps que de solennel, qui parlait fortement à l'âme.

Et Christian, les mains jointes, contemplait Hélène comme l'enfant pieux contemple la Madone. Il ne pouvait détacher ses yeux du visage charmant de l'être adoré.

— Mon Hélène !... murmura-t-il enfin.

— Christian !... dit-elle faiblement.

Il y eut une interruption pendant laquelle leurs deux cœurs battaient à l'unisson.

Christian reprit :

— Grâce vous soient rendues pour m'avoir laissé pénétrer dans cette retraite que vous avez sanctifiée par vos prières. Oh ! merci, merci !... C'est donc là votre séjour habituel... c'est en ce lieu que s'épanchent vos méditations. Chère, chère Hélène ! vous êtes mon bon ange... Non, non, j'ai tort de vous parler ainsi ; mais ce que vous avez fait soulage mon cœur si affligé, si navré quelquefois. Vous me regar-



dez avec surprise; peut-être même est-ce de l'effroi? Ne craignez rien près de moi, près de votre meilleur ami. O ciel! moi vous outrager, moi répondre ainsi à vos bontés!... Je serais bien coupable. Mais vous me connaissez. Plutôt mourir que vous offenser, vous qui avez daigné ne plus me fuir!...

Et il contemplait Hélène, dont la beauté avait pris, par l'émotion, un caractère presque céleste.

Hélène se pencha vers lui en murmurant d'une voix éteinte :

— Christian!...

Mais soudain elle jeta un cri terrible et se dressa, comme si un fantôme lui fût apparu.

— Va-t-en! va-t-en! dit-elle, si tu ne veux pas que je sois une criminelle, que je sois une parjure!

Christian, au désespoir, mais incapable de résister à cet ordre, ou plutôt à cette supplication, se leva, porta son mouchoir à ses yeux pleins de larmes; puis, sans proférer une parole, regagna son appartement.

## VI.

Le lendemain, un désordre affreux régnait dans cet hôtel naguère si paisible.

De longues heures s'étant écoulées sans que madame de Millheim sonnât sa femme de chambre, celle-ci, inquiète, prit le parti d'entrer chez sa maîtresse. Elle trouva Hélène étendue sur son lit, froide et comme endormie, tant ses traits avaient de calme et d'angélique pureté.

Sur la table voisine du lit étaient une fiole qui avait contenu de l'opium, et une lettre cachetée à l'adresse de Christian.

Lorsque le désespoir du jeune homme lui eut permis enfin de rassembler ses forces et de jeter les yeux sur cette lettre d'adieu, il lut ce qui suit :

« Christian, être bon, noble, dévoué, pardonne à la malheureuse  
« Hélène de te laisser seul sur la terre. Mais elle accomplit un sacrifice indispensable. La soirée qui vient de s'écouler m'a appris que  
« je ne m'appartenais plus, que j'allais violer un serment sacré. En te  
« fuyant je me suis moi-même. Tu souffriras, mais du moins tu me conserveras ton estime. Adieu, Christian, je meurs..... parce que je  
« t'aimais! »

ALFRED DES ESSARTS.



## Variétés.

## LE CORSET.

Il est très-mauvais de trop se serrer la taille, et cela peut occasionner des maux d'estomac et de graves accidents. Voilà ce que disent les maris, les médecins et les mères. Ont-ils raison? Cela se peut bien, pourtant nous ne les écoutons pas toujours : les maris... parce qu'ils sont des maris ; les médecins, parce qu'ils parlent au nom de la science, et que ce n'est pas là notre affaire ; et les mères, parce qu'elles sont plus âgées que nous, et que nous pensons, bien à tort sans doute, qu'elles ne nous engagent à ne nous point serrer qu'à cause de l'impossibilité où elles sont elles-mêmes de le faire, et dans l'espérance que nos tailles moins serrées ne feront point trop disparate avec les leurs. Pourtant elle ont raison : trop est trop.

Lorsqu'on a voulu, soit au bal, soit pour un dîner d'apparat, faire fine taille et qu'on a un peu tiré sur le lacet, il est rare qu'on ne s'en ressente, et que la digestion après le dîner, ou la grâce durant le bal, n'ait à en souffrir.

C'est ce qui m'est arrivé dernièrement, je l'avoue à ma honte ; j'avais rejoint presque les deux côtés du corset et j'étais partie bravement pour le bal. Hélas ! on vient m'inviter... j'accepte ; mais, à peine ai-je fait une ou deux figures, que le rouge me monte au visage et que je me sens étouffer. Me voilà raide et contrainte jusqu'à la fin de la contredanse, que j'achève bon gré mal gré, et je reviens à ma place où j'essaye à retrouver le libre exercice de ma respiration. J'y parviens à grand'peine, jurant, mais un peu tard, que je ne me serrerais plus à l'avenir, et prenant la brave résolution de ne plus danser jusqu'à l'heure où il me sera permis de m'en aller sans paraître ridicule.

Comme c'était amusant ! je faisais tapisserie... à mon âge !... Ah ! je pouvais bien dire : « C'est ma faute, c'est ma très-grande faute ! pourquoi m'étais-je serrée si fort ? » Pendant mon temps de tapisserie forcée, je réfléchissais. — Que faire en étouffant à moins que l'on ne songe ? — Je réfléchissais donc aux corsets et à leurs inconvénients.

— C'est insupportable ! pensais-je, qui donc a eu la sotte idée d'inventer ces carcasses de baleine pour notre supplice ? Je voudrais bien



savoir, ajoutai-je à part moi, si nos *septisaïeules* en portaient et si les femmes ont de tout temps subi ce supplice-là.

Ce désir de connaître, pour ainsi dire, l'historique du corset ne me quitta pas de toute la soirée. Je désertai le bal, toujours poursuivie par lui, et me promettant, dès que je serais rentrée, de chercher dans quelque livre la réponse à la question qui s'était emparée de moi et me dominait. Pourtant je dois avouer que, en rentrant au logis, mon premier soin ne fut pas d'aller chercher le livre, ce fut de me délayer : je respirai avec bonheur. Les livres vinrent ensuite et j'y lus à peu près ce qui suit :

« Les corsets sont connus et en usage depuis la plus haute antiquité. Chez les anciens, les jeunes filles se serraient la taille avec une large bande de lin, afin de la faire valoir. » Vous voyez qu'il y eut des coquettes dans tous les temps. Les Romaines appelaient cette bande *castulla*. Si je sais comment, de ce mot que je ne comprends point, nous en sommes venues à trouver le nom de corset, je consens à être serrée toute ma vie comme je l'étais l'autre soir.

Peste ! que vois-je là ? Comment ? les dames grecques avaient l'habitude de se serrer la taille avec des petites planchettes de bois de tilleul très-minces ? Mais c'est tout simplement un corset de bois, ceci !

Ah ! je lis une note qui m'explique tout. Ce corset ne s'employait guère que lorsqu'on avait quelque difformité à cacher. C'était un corset orthopédique, une exception ; dans le cas de taille ordinaire, les femmes grecques portaient les bandes dont je viens de vous parler tout-à-l'heure, les bandes de toile comme les femmes romaines.

— Ah ! mais entendons-nous, ils est question ici des Romaines des premiers temps, des simples Romaines de la république ; quant aux Romaines de l'empire, c'étaient des aristocrates qui ne se seraient certes pas contentées de la bande de toile. Pouah ! allons donc ! une bande de toile ! pour qui les prenez-vous ? Ce qu'il leur fallait, à elles, c'étaient des ceintures, de véritables ceintures de soie ou de pourpre, et, pour éviter de les attacher par devant, ce qui pouvait grossir la taille, quelques-unes eurent l'idée de les faire lacer par derrière, et ceci m'a tout l'air d'être le commencement des corsets. Qu'en pensez-vous, mesdames ? Ma foi, puisque les dames romaines se serraient la taille, je ne sais pas pourquoi nous nous plaindrons, nous autres Françaises ? Il est vrai qu'elles n'avaient point de baleines, elles ; c'est Catherine de Médicis, cette réme raide et guindée quand elle voulait, qui eut l'idée



de mettre des baleines dans les corsets, et elle en mit tant et tant qu'ils eurent l'air de véritables cuirasses. Elle avait apporté cette mode d'Italie, et comme une mode, telle désagréable qu'elle soit, est généralement adoptée du moment qu'elle est mode, on emprisonna les petites filles dans des corps de baleine à la Catherine de Médicis, et, sous prétexte de leur contenir la taille, on s'exposait à les déformer, les pauvres petites ! Je m'étonne qu'il n'y ait pas eu toute une génération de bossues à cette époque.

Aujourd'hui, au moins, nos corsets sont supportables.... quand ils ne sont point trop serrés ; c'est que la baleine y est employée dans une juste mesure.

*Il faut de la baleine, pas trop n'en faut !*

DOLLY-PÉRON.

---

## Poésie.

---

### L'AMOUR ET LA GLOIRE.

Dis-moi, jeune homme au front pâle  
Et de sueur inondé,  
Là, sur la chaise accoudé,  
Pourquoi ta voix comme un râle  
Passé sous ta lèvre en feu,  
Et pourquoi dans la nuit noire  
Parfois tu blasphèmes Dieu ?...

— Hier, je croyais à la gloire.

Et toi, pourquoi dans ces pleurs  
Noyer ainsi ta prunelle,  
Toi des belles la plus belle,  
Au printemps si plein de fleurs ?  
Hier encore, à ta toilette,  
Tu révas bal tout le jour.  
Hier tu fus jeune et coquette....

— Hier, je croyais à l'amour.

A. LÉON NOEL.



## Courrier des Théâtres.

La plus grande contrariété que te cause ton éloignement de Paris est, m'as-tu dit dans ta dernière lettre, la privation des théâtres ; je te crois sans peine toi, habituée dès ton enfance à passer trois soirées sur six dans les salles de spectacle, tu dois trouver bien étrange la vie que tu mènes dans la petite ville de province où la nouvelle position de ton mari te force d'habiter.

Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, bonne et chère sœur, pour adoucir tes ennuis, et te rapprocher le plus possible de ce Paris où nous avons été élevés et dont nous aimons tant les habitudes.

Tous les mois j'emploierai une page de notre *Conseiller* à te dire ce qui s'est passé de plus important dans les théâtres de Paris.

Ne pouvant disposer que d'une place bien restreinte, je n'entrerai pas dans de grands détails ; il me sera impossible de te donner l'analyse de chaque pièce nouvelle ; mais ce que je puis te promettre, c'est de te dire : — Tel théâtre pour lequel tu avais une préférence marquée est en voie de prospérité, — tel artiste à l'avenir duquel tu t'intéressais vient de rencontrer une création heureuse qui doit grandir sa réputation et augmenter sa renommée.

En cette saison où les feuilles des arbres, hier encore si vertes, tourbillonnent, sèches et jaunies, devant les brises glacées du mois d'octobre, aujourd'hui que les soirées sont d'une longueur désespérante, le séjour à la campagne est bien ennuyeux. Donc tous ceux qui, comme toi, ne sont pas forcés de rester loin de Paris, s'empres- sent de nous revenir, d'autant plus avides de spectacles qu'ils en ont été privés pendant toute la belle saison. Aussi c'est plaisir de voir l'activité qui règne dans tous nos temples dramatiques, pour répondre aux désirs d'amusement qui se manifestent dans toutes les classes de la société.

L'Opéra, après une fermeture de deux mois, nécessitée par certaines réparations de la salle, nous a montré l'*Alboni* dans le rôle de *la Favorite*. Je te vois d'ici, donnant à ta physionomie ce petit air moqueur qui lui sied si bien, dire : « Cela n'est pas possible ! » Eh bien ! pourtant, cela a eu lieu. Oui, l'*Alboni*, oui, cette femme aux proportions colossales, au physique sans expression, a osé se montrer dans ce personnage de Léonore, que madame Stolz a créé d'une manière si supérieure. Cet essai, comme tu le penses bien, n'a point réussi au point de vue de l'art, mais il a réussi au point de vue de l'administration. Un intérêt de curiosité s'est emparé de tous ceux qui connaissent l'*Alboni*, de tous ceux qui ont, comme nous, admiré son immense talent de cantatrice de concert ; chacun a voulu être témoin de cette excentricité, et l'Opéra a gagné beaucoup d'argent.

A propos d'argent, il vient de se passer un fait qui prouve que ce métal a tout autant de puissance aujourd'hui qu'autrefois, et qu'avec sa possession on vient à bout de tout.

Après la révolution de février, le Théâtre-Italien se trouva sans directeur. Un ar-



tiste d'un grand talent, Ronconi, se dit : « Un théâtre comme le Théâtre-Italien de Paris ne doit pas mourir. Sous la république comme sous la monarchie, les hommes ont des oreilles accessibles aux suaves mélodies ; j'ai des économies, j'ai du talent, j'ai le feu sacré dont je réchaufferai les artistes, mes bons et illustres camarades ; je me charge de l'entreprise : on appréciera mes intentions, on viendra à moi, et cette belle institution sera conservée à Paris. » Pendant deux ans, Ronconi fit des efforts surnaturels ; les économies du grand artiste furent dévorées, englouties. Une saison pleine d'espérance se présentait ; grâce à la reprise des affaires, à la tranquillité dont nous jouissons, la saison prochaine pouvait réparer les désastres des deux dernières années ; mais, au moment de signer les engagements, les artistes dirent à leur vieux camarade : « Je veux bien chanter à Paris, mais je veux que le montant de mon engagement soit déposé à la Banque. » Les locataires de loges à l'année dirent : « Je ne veux pas payer d'avance ; qui me garantira que vous resterez ouvert pendant toute la saison ? »

En présence de cette position désespérée, le gouvernement a accepté les offres d'un riche directeur qui gagnera cet hiver énormément d'argent là où le malheureux Ronconi en a tant perdu. Avais-je raison de te dire tout à l'heure qu'avec de l'argent on obtient tout ?

L'Opéra-Comique, ce joli théâtre que tu aimes, où je te conduisais si souvent quand j'avais, chère sœur, le bonheur de t'avoir près de moi, est en grande prospérité. *Le Songe d'une nuit d'été*, *Giralda*, *la Fée aux roses*, remplissent la salle tour à tour. Madame Ugalde, tu sais, cette fauvette adorable du *Caïd*, suffirait pour faire la fortune d'un théâtre.

Arnal, Bardou et la dernière nouveauté *le Pont-Cassé* font le théâtre des Variétés l'un des plus suivis de Paris.

Au Vaudeville, madame Paul Ernest vient de créer dans la jolie comédie *la Famille du mari*, un rôle qui pourrait bien un jour lui ouvrir les portes du Théâtre-Français.

Le Gymnase vient aussi d'obtenir un très-grand succès d'acteurs. Madame Rose Chéri et Bressant jouent de la manière la plus supérieure *un Divorce sous l'empire*, pièce de M. Bayard, qui a parfaitement réussi.

La réouverture de la Porte-Saint-Martin s'est faite avec éclat. La salle, richement remise à neuf, est maintenant l'une des plus belles de Paris. La pièce d'ouverture, *Pied-de-fer*, est vivement applaudie chaque soir.

Ne pouvant t'en dire plus long aujourd'hui, faute de place, je me vois forcé de remettre au mois prochain la suite de ma course théâtrale à vol d'oiseau ; en attendant, je t'écrirai quelques lignes aussitôt que les soins que je dois à mes Abonnées me le permettront.

Z. BOUREY.

### Revue des Modes de la Saison.

Vous pensez bien, madame, que mon premier soin en arrivant à Paris devait être de courir les magasins et de m'informer des innovations, des changements survenus dans l'empire de la mode. Que portait-on ? des manteaux longs ou des manteaux courts, des pardessus ou des caracos ?... des pagodes ou des manches à poignets, etc. ?



Oserai-je sortir le lendemain avec une robe ouverte ou un corsage plat et montant?... n'aurai-je pas l'air d'une antiquité avec un chapeau légèrement évasé?... Tout ceci, vous l'avouerez, étaient des questions fort sérieuses, et d'autant plus qu'il s'agissait pour moi de vous faire part de mes réflexions, de mes découvertes, et de vous guider dans le choix et la coupe de vos vêtements d'automne.

Dans ce moment on sonna à ma porte. — Ah ! me disais-je, si c'était ma marchande de modes ou ma couturière ! mais je n'en attends point... Ce n'était ni l'une ni l'autre des deux Égéries demandées... c'était bien mieux que cela, c'était une charmante petite *madame*... et madame depuis peu de temps, de sorte qu'elle est si enchantée d'avoir quitté ses toilettes de demoiselle, qu'elle est à l'affût de tout ce que les *dames* portent, afin de s'en parer aussitôt ; et comme au milieu de tous ses enfantillages elle a un goût très-gracieux, on peut s'en rapporter à elle.

— Tant mieux, m'écriai-je, je vais profiter de sa science, sans avoir la honte de promener ma toilette de l'autre monde.

Ma jolie amie entra, et ma première question fut : — Que porte-t-on ?... que met-on ?... que fait-on ?... même avant de lui demander des nouvelles de sa radieuse santé ; on est si égoïste !... Elle me répondit par un éclat de rire !... C'était peu poli, mais on pardonne tout aux gens dont on a besoin !... et elle accompagna son rire d'un : « Mais rien !... » C'était peu rassurant... Heureusement qu'elle était là elle-même pour donner un démenti à ses paroles...

Cependant je l'examinai : — Qu'avez-vous donc là ?

— Cela ?... c'est mon manteau du matin, je viens de me le faire faire...

Or, voici quel était ce manteau...

Il est en un tartan épais, un drap à longs poils, que l'on appelait autrefois, je crois, *bouracan*. Il est brun et parsemé de pois d'un bleu foncé ; le manteau est long, beaucoup plus long que ceux de l'année dernière, imperceptiblement pincé à la taille ; les manches à la juive sont prises dans le devant de la pièce... La passementerie qui entoure le manteau est bleue assortie à la nuance des pois du drap. — Aimez-vous la couleur de ce manteau ? — Oui, beaucoup. — C'est fort bien porté pour le matin ; il y en a d'autres marrons, gros bleu, bronze, etc., mais toujours la passementerie et les galons qui entourent le manteau doivent être assortis à la couleur des pois...

— Cela est négligé, comme vous pensez bien ; pour promenades et visites on porte... — mais il faut que j'ôte mon chapeau, j'étouffe... (c'était une petite coquetterie et pour me montrer la nouvelle manière dont elle tourne ses cheveux.) — Je pris ce chapeau ; mais, mon Dieu !... il me semble vous l'avoir déjà vu ?... — Allons donc, reprit-elle d'un air un peu piqué. — Il y a deux ans ?... — Mais vous voyez bien que celui-ci est moins évasé... — Ainsi on porte des chapeaux de feutre ?... — Oui, de feutre gris ou noir... je préfère le gris... On les double de bleu clair, bleu foncé, marron ou blanc... Le blanc est préférable, il est mieux porté... on les orne de rubans de velours épinglés, une petite touffe à mille boucles, tombant sur le côté ; c'est d'un gracieux effet, et va fort bien. — Je m'en rapporte à vous. — Revenons aux manteaux... On les porte un peu ajustés ; les manches sont longues et ont une couture sur le bras comme dans les anciens *caracos*, du reste c'est le nom qu'on leur donne généralement, on les appelle aussi *pardessus* ; très-simples, ils sont nommés *coins du feu*.

Les manteaux de soie doublée sont souvent accompagnés d'un mantelet assez long,



garni de velours, de galon ou de passementerie, ou même de rubans découpés à crêtes... Quelquefois, et c'est fort élégant, ils sont bordurés de fleurs frappées ou gaufrées dans l'étoffe même.

Les manteaux de velours sont simples ; ils n'ont ni seconde pèlerine ni collet, ils sont longs, juste au corps et se garnissent de franges très-hautes ou de dentelles ; mais la dentelle me plait moins l'hiver pour promenades à pied, même par un beau temps, c'est une anomalie !... A ce propos, n'êtes-vous pas comme moi ?... j'aime peu la dentelle de Chantilly et toutes ces imitations, qui m'imitent rien qu'un luxe de mauvais goût... Rien de beau, de splendide, comme une belle dentelle !... rien de mesquin comme le faux... En tout genre, lorsque le petit budget de notre toilette ne nous permet pas des objets de luxe, très-coûteux, pourquoi n'avoir pas le courage d'être franchement simples ?... Nous en serons bien mieux mises... Moi je préfère une vraie dentelle, haute comme la main, à la maigre Chantilly haute d'un pied, — vieux style, dis-je en riant... Je regardai son pied : — Décidément, on porte des bottines-guêtres, boutonnées sur le côté ? — Ainsi, les franges très-hautes conviennent mieux pour le velours ? — Oh ! certainement.

— Et les corsages des robes ? — Ils sont montants, fermés et plats ; quelques-uns sont accompagnés de longues pointes, beaucoup plus longues que celles qu'on a portées, et telles qu'on les voit sur les portraits de Marie Leczinska... Mais ce n'est pas joli ; cela pouvait convenir avec tout le reste du costume... mais, seul, ce n'est pas beau du tout ; cependant jusqu'à présent c'est assez bien porté... Nous verrons !... — Quelque chose de très-joli, c'est un corsage plat, montant et accompagné d'un tout petit col de même étoffe... c'est d'un négligé tout simple et tout gracieux... il faut par conséquent que le corsage soit ouvert devant... Les manches de la robe sont à poignets, ou arrondies par le bas, ouvertes sur le côté comme des manches d'hommes... et en dessous on met des manches de mousseline à poignets brodés. Les cols du matin, de négligé, sont en mousseline brodée double ; on les accompagne de manchettes pareilles...

— On porte aussi des jabots, mais à deux rangs, posés de chaque côté d'un entre-deux ; mais point comme ceci, c'est vieux et ne se porte plus... dit-elle en désignant le mien... il n'avait qu'un seul rang !... Je me hâtai de le cacher en croisant mon coin du feu... mais je pensai cependant que ma gracieuse amie était bien un peu sévère !...

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

---

## Economie domestique des Dames.

---

### CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

---

#### Blanchissage des Broderies.

Plusieurs dames nous ayant demandé la manière de blanchir les broderies, en voici une fort simple et très-précieuse, en ce qu'elle ménage beaucoup la mousseline et l'empêche de s'érailler :

Vous laisserez d'abord tremper un peu dans l'eau froide les objets que vous voudrez laver ;



en les retirant, l'un après l'autre, vous les frotterez légèrement de savon et vous les passerez dans une autre eau ; puis vous les imprégnez bien de savon en tous sens, vous les mettez dans une eau chaude cette fois, sans les frotter, avec quelques gouttes d'eau de javelle, afin de faire disparaître les traces de dessin qui ne seraient point encore parties ; vous mettez le tout sur le feu et vous ferez bouillir. Si votre broderie n'est pas très-sale et si le soleil est assez fort, vous pouvez vous contenter de verser sur votre blanchissage de l'eau bouillante et le laisser exposé au soleil. Quand vous jugerez que votre linge sera bien blanc, vous le retirerez et le passerez dans de l'eau claire.

Je vous ferai ici une utile observation : gardez-vous bien de retirer vous-même votre linge de cette eau savonneuse, le peu d'eau de javelle que vous y avez mise vous abîmerait la peau et vous gerçerait les mains. Laissez ce soin à votre femme de chambre. Quand le linge est bien rincé, trempez-le dans une eau de gomme un peu azurée ; cela fait, prenez votre broderie, étendez-la sur un tambour à dentelle, si vous en avez un, ou sur une couverture fixée sur une planche ; attachez votre mousseline tout autour, comme on pique la dentelle, en ayant bien soin de mettre les fils bien droits. Vous laisserez sécher presque entièrement, puis, avec un fer médiocrement chaud, vous enlèverez la dernière humidité.

J'omettais une chose, bien importante cependant, c'est qu'il faut que l'endroit de votre broderie soit sur la couverture, afin que le repassage au fer ait lieu sur l'envers.

N'enlevez votre broderie que quand elle est entièrement refroidie et que la petite vapeur produite par le fer s'est dissipée.

### Coiffures.

Nous vous le disions dernièrement, mesdames, les coiffures simples sont les plus gracieuses, les plus élégantes et surtout les plus distinguées à présent.

Les cheveux de derrière se tournent en huit, en casque, ou se placent autour du peigne en une simple corde.

La coiffure en huit est très-facile à exécuter ; lorsque l'on a fait une sorte de casque, que l'on ne monte pas très-haut, on tourne les cheveux autour de sa main droite, on les retient contre la tête, pendant que de la gauche on relève en pliant une fois, ou deux fois, selon la longueur, le bout des cheveux ; on pique le peigne en dessus et on attache. Tout le monde sait cela, mais il faut pour l'exécuter avoir une certaine quantité de cheveux, et qu'ils soient souples, lisses et soyeux.

Pour faire un tortillon en couronne, voici comment il faut vous y prendre : formez le casque un peu serré, puis attachez le peigne pour le retenir, tordez ensuite vos cheveux de manière à ce qu'ils soient bien lisses. Si vous en avez peu, vous pouvez en augmenter le volume avec un ruban de velours, que vous attachez avec une épingle noire double sous le peigne, contre les cheveux. Je ne vous conseille pas de le faire partir du bas même du casque, parce que, en plaçant le peigne, les dents pourraient rencontrer le velours et s'y briser. Le ruban solidement attaché, commencez votre tortillon, en y faisant entrer le velours qui doit reparaitre en dessus à distances égales : c'est d'un heureux effet ; vous tournez ensuite vos cheveux en couronne autour du peigne, c'est une coiffure charmante, surtout pour jeunes personnes.

Prenez le velours noir ou de la nuance de vos cheveux, votre goût doit être le seul juge.

Les cheveux de devant se coiffent en bandeaux lisses ou bouffants, ou mieux encore, pour les jeunes femmes dont le front est pur, bien coupé et la chevelure bien plantée, ils se coiffent en bandeaux retroussés, c'est-à-dire laissant voir la naissance des cheveux. Le bout se frise et vient s'attacher au-dessus de l'oreille, en formant un ou deux tire-bouchons. Les grands bandeaux cachant les oreilles sont passés de mode ; les petits bandeaux courts sont bien portés.

Les anglaises ou une seule grosse boucle, tombant naturellement, reviennent à la mode, maintenant que les grandes chaleurs sont passées.

### Accords de pianos.

Il y a un an environ, on nous avait beaucoup parlé d'un nouveau mode d'accordage, par l'emploi duquel les pianos devaient rester parfaitement d'accord ; comme nous savons combien est pénible pour des oreilles exercées l'emploi d'instruments faux, nous avions saisi avec empressement l'espérance que l'on nous avait donnée, et nous nous promettions d'en faire part à nos abonnées, parmi lesquelles, nous le savons, il en est qui sous une adorable



modestie cachent de vrais talents d'artistes. Mais, afin de ne rien hasarder, nous avons voulu que le temps vint sanctionner la nouvelle découverte. Hélas! nous avons bien fait, car, après quelques essais malheureux, force a été de renoncer à cette trompeuse illusion, d'un piano ne se désaccordant jamais!

Plusieurs artistes de mérite, plusieurs grands facteurs de pianos, auxquels nous en parlions dernièrement, nous ont dit : Il serait bien à désirer, en effet, que cette utile invention pût avoir lieu, il serait bien habile celui qui ferait une semblable découverte!... Mais, au grand regret de tous, rien n'a encore été trouvé.

Il y a un facteur de pianos dont les instruments, dit-on, conservent toujours parfaitement l'accord, mais ceci est un cas exceptionnel. Les pianos dont il est question sont faits sur un modèle particulier, pour lequel l'inventeur a pris un brevet, et, autant que je puis me le rappeler, les tables d'harmonie sont en métal, etc. On voit, d'après tout cela, que le secret d'un seul ne pourrait servir à tous, puisqu'il faut pour l'appliquer des instruments *ad hoc*, et qu'il serait plus que singulier de dire à nos abonnés : Un moyen infaillible de tenir vos pianos d'accord est d'en acheter d'autres!... et encore n'oserions-nous en répondre.

Mais ce que nous pouvons vous dire, mesdames, c'est que les instruments de prix, d'un travail soigné, achetés chez un bon facteur, garderont par le fait même de leur supériorité beaucoup plus longtemps l'accord que les instruments médiocres.

Puis, enfin, nous donnerons à nos chères lectrices le conseil d'apprendre à accorder elles-mêmes leurs pianos. Ce n'est pas fort difficile, il ne faut qu'une oreille délicate et un peu d'adresse, et, par ce moyen, on évite bien des ennuis, des contrariétés, et à la campagne, souvent, de petites souffrances d'amour-propre, car comment déployer tout son talent sur un piano désaccordé?...

## FRUITIER.

### Moyen de conserver les poires, les pommes et le raisin.

Nous n'avons pas beaucoup de fruits cette année, mesdames; aussi ce peu devient-il bien précieux, et devons-nous chercher tous les moyens de le conserver pour la provision d'hiver. Vous savez comment doit se disposer votre fruitier : un petit cabinet, bien sain, un peu aéré, point humide, et autant que possible loin de tout mur de cheminée. Des planches, ou plutôt des claies recouvertes de paille, des cordes pour le raisin, etc. Il est bon d'avoir des nattes de paille, qui s'enlèvent et se remettent à volonté au moment des fortes gelées. Prenez bien garde surtout à ce que la fenêtre qui donne le jour au cabinet ferme bien hermétiquement, afin que s'il arrive quelque grande pluie, ce qui ne manque jamais, elle ne puisse pénétrer dans le cabinet; un fruit atteint gâte les autres.

Il faut cueillir avec précaution les fruits que vous voulez conserver, et faire bien attention à ce qu'ils ne se trouvent meurtris, ni par une chute, ni par une pression trop forte : l'endroit attaqué se gâterait bientôt. Il faut cueillir les poires et les pommes lorsqu'elles ne sont point encore tout à fait mûres; elles achèvent de mûrir sur la planche, sont meilleures et se conservent plus facilement. Les poires se mettent sur l'œil, les pommes sur la queue; il faut espacer chaque fruit de manière à ce qu'il ne puisse toucher ses voisins. Je vous conseille de visiter souvent votre fruitier, et d'enlever aussitôt le fruit qui commence à se piquer, ou plutôt à se moisir, car je présume que vous avez fait grande attention à ne point rentrer de fruit *piqué*, c'est-à-dire servant d'asile à un ver; un fruit rentré sain ne peut plus se piquer, mais il se moisit; l'humidité seule a prise sur lui.

Vos coings doivent être placés dans l'endroit le plus chaud et le plus sec; les nèfles, plus tard, durent peu, mais elles craignent beaucoup moins l'humidité.

Pour les noix, gardez-les autant que possible dans leur première pellicule; lorsqu'elles sont tout à fait sèches et que vous en voulez servir sur la table, il faut avoir le soin de les mettre à tremper dans l'eau fraîche pendant une demi-journée avant de les casser.

Je vous ai dit de cueillir les poires avant leur maturité; il n'en est pas de même pour le raisin, il faut qu'il soit parfaitement mûr; rentrez-le par un temps très-sec et vers le milieu du jour, c'est-à-dire au moment le plus chaud; coupez légèrement avec les ciseaux les grains écrasés ou endommagés, afin que nulle humidité ne reste dans la grappe. Aussitôt que vous avez détaché votre raisin du cep, trempez la queue dans de la cire fondue, afin d'empêcher la sève de s'échapper; renfermée dans la grappe, elle la maintiendra fraîche. Pendez votre raisin la queue en bas, c'est-à-dire que vous l'attacherez à la corde de suspension, en passant entre les grains de l'extrémité de la grappe un fil fin, mais assez fort pour supporter le poids qui lui est confié; de cette manière les grains reposeront sur leur tige et s'en détacheront moins facilement.



Les raisins de premier choix se placent dans des caisses, avec du papier rogné, en quantité suffisante, pour les entourer entièrement et espacer les grappes les unes des autres. On ferme ensuite la caisse, en interceptant l'air avec soin par des bandes de papier collées sur les ouvertures.

### ConsERVE DE BEURRE.

Commencez par bien extraire le lait de votre beurre, et, pour cela, pétrissez-le dans de l'eau légèrement salée avec du sel gris. Lorsque vous êtes sûr que tout le petit lait est sorti, salez, mais très-peu, votre beurre avec du sel blanc, et mettez-le dans des vases de grès, de manière à ce qu'il n'existe aucun vide; couvrez votre vase d'un linge imbibé d'eau salée. Lorsque vous aurez entamé votre vase, mettez sur le beurre un peu d'eau salée très-pure, très-clarifiée.

Le beurre conservé de cette manière se maintient parfaitement frais pendant plusieurs mois.

### ConsERVE DE CHICORÉE ET D'ESCAROLE.

Épluchez la salade que vous voulez conserver, en ôtant les côtes, les feuilles vertes et en préparant toutes les autres de manière à ce qu'il n'en reste pas l'une dans l'autre. Lavez bien le tout, et, après l'avoir fait égoutter, mettez dans un pot de grès une couche de sel gris, sur laquelle vous disposez une couche de salade, puis du sel gris, puis de la salade, etc. Quand votre pot est rempli, couvrez-le avec un linge humide et une planche ronde, sur laquelle vous mettez une pierre.

Tous les huit jours, vous enlevez avec un torchon humide la mousse qui se forme, vous lavez la pierre et le rond de bois, et vous les remplacez.

Pour vous servir de votre chicorée, vous la faites dessaler dès la veille, puis blanchir à l'eau froide, bien égoutter et hacher, etc.

### ÉCREVISSES.

Lorsque les charmants échappés de collège que vous avez en ce moment autour de vous, mesdames, vous auront apporté le produit de leur chasse aux écrevisses, il s'agira de faire cuire ces pauvres animaux rétrogrades, et je sais combien votre bon cœur se révolte à la pensée du supplice affreux auquel ils sont condamnés! Être cuits tout vivants!... c'est horrible, n'est-ce pas?... Voici un moyen qui mettra votre humanité à l'abri et leur épargnera une torture inutile:

Prenez l'écrevisse par le milieu du corps, tirez-lui la queue; l'animal meurt sur-le-champ. L'épine dorsale, se trouvant rompue, amène une mort instantanée, et l'écrevisse est tout aussi rouge, étant cuite, que si elle avait été déposée vivante dans le chaudron, car ce n'est pas, comme le dit l'erreur populaire, la colère qui les fait rougir, mais bien le feu et son acabit; de plus, vous n'aurez plus à craindre que dans l'intervalle de la cuisson l'écrevisse ne vienne à mourir de sa *belle mort*, ce qui, vous le savez, la rend moins bonne, sinon mauvaise au goût.

### Eau de fleurs d'oranger.

On n'obtient de bonne eau de fleurs d'oranger qu'au moyen d'un alambic, que l'on trouve rarement dans les maisons particulières, même les plus riches. Cependant, comme il est possible de se procurer les ustensiles de distillation nécessaires, nous allons indiquer la manière la plus simple de faire l'eau de fleurs d'oranger.

Mondez les fleurs que vous voulez distiller, ôtez les queues et toutes les petites pellicules vertes; quand vous les aurez ainsi préparées, prenez trois livres d'eau distillée par livre de fleurs nettoyées; mettez cette eau dans l'alambic, et, au moment où elle commence à bouillir, jetez-y vos fleurs, remuez soigneusement et couvrez du chapiteau; puis distillez.

Lorsque votre distillation est finie, si vous avez deux livres d'eau par livre de fleurs, vous avez obtenu l'eau de fleurs d'oranger *double*. L'eau *triple* est celle qui n'a rendu qu'une livre d'eau par livre de fleurs. L'eau de fleurs d'oranger *simple* est composée avec de l'eau double, coupée d'une partie égale d'eau distillée.



## FLEURS EN PAPIER.

## Jacinthe.

Les patrons de la jacinthe sont au nombre de quatre, trois pour les pétales, un pour le calice. Ils ont la forme d'un éventail large du bas, et partagé jusqu'à la moitié en six pétales. Le premier a 5 centimètres de haut, le second 4, et le troisième 3, ainsi que le calice.

On gaufré les pétales avec une boule, et on les renverse en les frisant en arrière au moyen d'une aiguille à tricoter; ensuite on forme avec ces pétales de petits cornets collés, que l'on entre les uns dans les autres, et que l'on monte sur un petit cœur vert. On termine par un calice fait avec du coton. On attache le tout avec de la soie.

Comme les jacinthes se montent en quenouilles, il est bon que les fleurs soient de grandeurs différentes. On peut, par exemple, faire quatre fleurs, avec deux cornets de chacune des trois grandeurs, ce qui fait six cornets pour chaque fleur; puis quatre fleurs à quatre cornets, et quatre fleurs à deux cornets, etc.

Pour le bouton, l'on prend deux éventails de la troisième grandeur, que l'on frise avec la pince; avec un d'eux on fait un cornet; l'autre, on l'attache sur un fil de fer où l'on a enfilé le cornet; on attache par le bas avec de la soie; lorsque la quenouille est formée, on place les feuilles tout en bas.

## Renoncule.

Coupez douze ronds de 5 centimètres de diamètre; partagez ces ronds en huit pétales, que vous dentelez du haut, très-légèrement. Pour gaufrer, commencez à prendre la pétale entre l'ongle de l'index et celui du pouce; partez du centre à la circonférence, appuyez un peu fortement; cela vous donnera vers le haut un léger froncis; répétez ce mouvement deux fois pour chaque pétale; gaufré ensuite dans la main avec l'outil-boule. Prenez un cœur noir, monté sur une tige; passez le premier rond et collez-le sur le cœur, de manière à ce qu'on voie très-peu de ce dernier; et à chaque rond vous collerez un peu moins. Ajoutez pour calice un petit rond vert formé d'une étoile à huit rayons, et dont le diamètre sera le même que celui des ronds de la corolle, c'est-à-dire 5 centimètres.

Pour le bouton, mettez seulement deux ronds de pétales; collez-les beaucoup, comme le premier rang de la fleur. Terminez par un petit calice.

La renoncule se monte en touffes ou en branches.

## EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

*Mises de courses. — Automne. — Robe* de drap, forme amazone, corsage plat, busqué, montant, genre gilet croisé, à deux rangs de boutons grelois, pas de collet, manches Amadis, jupe unie; chapeau de velours tendre, orné de velours et d'un panache de héron vrai; montre à chaîne marquise; manchettes puritaines en batiste.

*Petite fille. — Chapeau* de castor blanc avec plume d'autruche couchée; robe de va-

lencias écossais; par-dessus régence en velours plein avec brandebourgs; manches pourvues de parements en entonnoir, sous-manches de batiste; pantalon de jaconas avec broderies anglaises.

*Petit garçon. — Veste* américaine en drap à basquines tournantes; gilet de valencias uni; pantalon de satin de laine uni; casquette jockey en velours.

## EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

Le grand dessin de tapisserie que nous donnons aujourd'hui aura l'avantage de pouvoir servir à différents usages :

Ce bouquet allongé sera d'un délicieux effet pour descente de lit, et serait très-bien pour tapis de cheminée.

Les dessins de coins grecs serviront pour cabas, tabourets et autres tapis; les lettres L. H. sont demandées pour un dessus de pelote.

La guirlande en feuillage au bas du grand bouquet, disposées les unes à côté des autres; servira pour pantouffes ou tabourets.

Les coins en feuillage, s'ils ne sont pas employés pour la descente de lit, serviront pour tabourets, et, réunis en quatre parties, formeront une rosace très-jolie. Ainsi cette feuille réunie donne sept dessins différents, dont un grand dessin qui produira un tapis d'une grande dimension.

Le fond bleu est employé aujourd'hui par beaucoup de personnes, mais il sera aussi joli sur fond blanc, et fera fort bien aussi sur fond noir.



**EXPLICATION DE LA PLANCHE DE BRODERIE****DE M. MARIUS VIDAL.**

- |   |  |
|---|--|
| 1. Dessin de housse pour filet.                             | 11. Entre-deux, broderie anglaise.                                     |
| 2. Guirlande pour portière en filet et ve-<br>lours.        | 12. Ecusson, plumetis et feston encadrant<br>l'adresse du dessinateur. |
| 3. Coin de mouchoir, broderie, feston et<br>œillets.        | 13. }  |
| 4. Gilet au passé.  | 14. } Chiffres entrelacés au plumetis.                                 |
| 5. Col dudit.   | 15. }  |
| 6. Poche dudit.   | 16. } Noms divers, plumetis et points d'ar-<br>mes.                    |
| 7. Ecusson pour mouchoir, feston et œil-<br>lets.           | 17. }  |
| 8. Bout de cravate, broderie anglaise.                      | 18. }  |
| 9. Id. bouquet plumetis et<br>point de plumes, bord feston. | 19. } Ecusson et lettres plumetis, feston et<br>points d'armes.        |
| 10. Bordure, application sur tulle.                         | 20. } Chiffres divers, plumetis.                                       |
|   | 21. } Alphanet complet, plumetis coupé et<br>entouré.                  |
|   | 22. }  |

**EXPLICATION DE LA PLANCHE DE BRODERIE****DE M. ROBERT.**

- |   |  |
|---|--|
| 1. Grand dessin pour plastron, ou guimpe<br>ouverte par derrière, avec col en<br>broderie anglaise. | 7. Bonnet d'enfant à trois pièces, broderie<br>anglaise. |
| 2. Bande en soutache pour manteau.  | 8. Bande, broderie anglaise.                             |
| 3. Ecusson, feston et plumetis avec les<br>lettres A. C.  | 9. Cécile, gothique.                                     |
| 4. Col, plumetis facile.  | 10. M. P., gothique feston.                              |
| 5. Albertine, plumetis.   | 11. Fanny, gothique mat.                                 |
| 6. Bande anglaise pour jupon.   | 12. P. M., broderie anglaise.                            |
|   | 13. Bande anglaise.                                      |
|   | 14. Col plumetis et broderie anglaise.                   |

**CHARADE.**

Dans mon *premier* l'homme d'esprit  
Et le sot se font reconnaître;  
Le critique y distingue ou l'élève ou le maître.  
Quand sa lèvre approuve... on sourit.  
— Mon *dernier*, qu'on trouve en Bourgogne,  
Ainsi que dans tout autre endroit,  
Ne fait pas trébucher l'ivrogne,  
Lorsque par hasard il en boit.  
— Vous qui cherchez un domicile,  
N'ayez point de souci; mon *tout* officieux  
Est là, pendu pour vous, indicateur docile...  
Vous n'avez qu'à lever les yeux.

F. DE V....

Le Directeur: **BOUREY.**

PARIS.—TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,  
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10,



